



HAL
open science

Connaissances et systèmes de pensée des agriculteurs: L'actualité de l'approche de Jean-Pierre Darré

Claude Compagnone, Bernard Hubert, Jacques Lasseur, Roger Le Guen, Anne
Mathieu

► To cite this version:

Claude Compagnone, Bernard Hubert, Jacques Lasseur, Roger Le Guen, Anne Mathieu. Connaissances et systèmes de pensée des agriculteurs: L'actualité de l'approche de Jean-Pierre Darré. Sens des pratiques et dynamique des collectifs en agriculture. L'actualité des travaux de Jean-Pierre Darré, Sep 2015, Dijon, France. 10 p. hal-02793633

HAL Id: hal-02793633

<https://hal.inrae.fr/hal-02793633>

Submitted on 5 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Colloque « Sens des pratiques et dynamique des collectifs en agriculture.
L'actualité des travaux de Jean-Pierre Darré »,
MSH de Dijon, le 9 septembre 2015*

Connaissances et systèmes de pensée des agriculteurs *L'actualité de l'approche de Jean-Pierre Darré*

Claude Compagnone¹, Bernard Hubert², Jacques Lasseur², Roger Le Guen³, Anne Mathieu²

Introduction

Jean-Pierre Darré fait le constat, dès ses premiers travaux de recherche, que les agriculteurs sont soumis à une forme de domination que les conseillers agricoles exercent à leur encontre du fait de leur possession d'une connaissance technico-scientifique. Ce rapport social et culturel - dont les conseillers peuvent eux-mêmes être prisonniers - est un frein à une coopération cognitive entre conseillers et agriculteurs. Sur cette base, il s'est attaché à montrer que la connaissance scientifique n'est pas une production théorique précédant la mise en pratique. Pour agir, les agriculteurs élaborent en effet, dans l'échange avec leurs collègues, une connaissance pratique qui ne se réduit pas à une forme de pensée implicite, incorporée. D'autre part, J. P. Darré s'est attaché à proposer une alternative aux démarches diffusionnistes des connaissances alors dominantes dans le développement agricole : il élabore un dispositif de recherche pour l'action, dans lequel les agriculteurs peuvent définir, avec des agents de conseil formés à cette méthode, leurs problèmes, et peuvent élaborer collectivement des solutions pertinentes pour y répondre. Logiquement, J.P. Darré a entrepris de travailler avec des agronomes, chercheurs et conseillers, afin que ces derniers puissent être à même, dans leurs interventions auprès des agriculteurs, de comprendre leurs façons de pensée et de les aider à élaborer de nouvelles connaissances dans des collectifs constitués à partir de leurs réseaux professionnels.

D'un point de vue théorique, son travail s'est appuyé sur une réflexion épistémologique concernant les liens entre connaissance et réalité (Darré, 1999), pour exposer les éléments de compréhension de la possibilité d'une pluralité de conceptions des choses et dire, en même temps, quelle connaissance du social est possible face à cette pluralité. D'un point de vue sociologique, cette réflexion lui a permis de définir, à partir d'Alfred Schütz (1994), de Luis Prieto (1975) et d'Hilary Putnam (1984), ce qu'est un point de vue socialement et matériellement situé et d'introduire la nécessité de s'intéresser dans l'analyse sociologique, par le biais de l'étude des réseaux de dialogue professionnels, au niveau « méso » du social.

Nous traiterons dans cette communication de cinq points. Nous commencerons par situer la manière dont J.P. Darré définit la connaissance et ce qu'est un point de vue socialement et objectivement situé, pour nous attacher ensuite au rôle central que jouent le langage et les échanges langagiers dans cette conception. Nous verrons comment une telle perspective théorique prend corps dans l'étude des connaissances pratiques des agriculteurs et de la

¹ AgroSup Dijon

² INRA

³ ESA d'Angers

dynamique des normes dans laquelle ils sont impliqués. Nous précisons alors comment les systèmes de pensée des agriculteurs et des agronomes peuvent être explicités à partir de l'étude de leurs discours. Nous concluons notre propos en nous interrogeant sur l'actualité d'une telle approche face aux défis auxquels est aujourd'hui confrontée l'agriculture.

1. Connaissance et points de vue socialement et objectivement situés

Pour affirmer que ce que nous savons est toujours relatif à une certaine perspective, c'est-à-dire à un point de vue donné, J P Darré a développé la proposition de Luis Prieto (1975 : 154), pour qui il n'y a pas « *d'identité absolue d'un objet parce qu'un objet matériel est (...) susceptible d'être connu sous un nombre indéfini d'identités (...)* ; et la synthèse de toutes les identités sous lesquelles on est capable de le connaître ne nous livre jamais qu'une autre identité dont on ne saurait en aucun cas affirmer qu'elle constitue son identité absolue et qu'elle nous donne accès à ce que l'objet est "en lui-même" ». De même, il se réfère à H. Putnam qui souligne que « *rien de ce que nous pouvons dire d'un objet ne le décrit tel qu'il est "en soi", indépendamment de son effet sur nous, qui sommes des êtres avec une constitution rationnelle et biologique donnée* » (Putnam, 1984 : 73).

La représentation des états de choses n'est donc pas conçue comme une relation binaire entre sujet et objet de la représentation. Elle est remplacée par une relation à trois termes dans laquelle, outre la représentation symbolique et le référent, intervient une communauté d'interprétation. Le monde objectif devient « *la référence commune d'un processus d'entente entre les membres d'une communauté de communication, qui s'entendent les uns avec les autres à propos de quelque chose* » (Habermas, 2001 : 174). Dans ce sens, H. Putnam (*ibid.*) parlera d'un « réalisme interne » où la connaissance n'a de sens qu'en « *rapport avec les conditions de l'intersubjectivité d'une entente sur ce qui se dit* ». Le cadre conceptuel à partir duquel les choses sont connues, ce système symbolique, est donc social. Il est produit, reproduit et transmis dans l'interaction avec d'autres.

De fait, il ne peut y avoir une théorie unique ou une description vraie du monde, ce qui contredit l'idée de la toute puissance d'un savoir qui recouvrirait et dominerait les autres et qui accorderait à celui qui le possède, la légitimité d'une domination sociale. J.P. Darré se réfère ici encore à H. Putnam (1984 : 62) qui affirme qu'il n'y a pas de « *point de vue de Dieu qui soit connaissable ou utilement imaginable ; il n'y a que différents points de vue de différentes personnes, qui reflètent les intérêts et les objectifs de leurs descriptions et leurs théories* ».

J.P. Darré (1999) souligne que les formes de connaissances sont le produit d'une activité réflexive collective à un moment donné, et qu'elles ne découlent pas seulement de situations biographiques ou d'expériences passées. En suivant L. Prieto, il utilise ainsi le concept de « point de vue ». Celui-ci ne renvoie pas seulement, comme chez A. Schütz, à la position que l'on occupe par rapport à un objet, à l'expérience particulière que l'on en fait à un moment, mais se réfère dans un sens plus large à la fois à l'activité menée sur et avec les choses et à l'activité sociale qui leur donne forme.

J.P. Darré parle de « *point de vue objectivement et socialement situé* » (Darré, 1984 : 44), pour dire que la conception que tout agent se fait des choses dépend de la position sociale qu'il occupe dans un système social et des activités qu'il mène dans cette position. On retrouve ici la proposition fondamentale de la sociologie de la connaissance originaire de la pensée de K. Marx : « *Ce qui intéressait Marx était la pensée humaine créée par l'activité humaine (le travail au sens large) et par les relations sociales découlant des activités* » (Berger et Luckmann, 1986 : 14).

Mais si L. Prieto évoque un « point de vue » que « l'on choisit d'adopter », laissant entendre qu'on peut choisir le point de vue à partir duquel on va connaître les choses, J.P. Darré en a une conception plus étroite : pour lui, toute chose n'admet pour une personne qu'une seule description qui est fonction de sa position matérielle et sociale. Il se distingue ainsi du « relativisme relatif » (ou « relationnisme ») défendu par B. Latour (1996)⁴.

2. Le rôle du langage

Dans la conception de J.P. Darré, le langage joue un rôle essentiel. S'il insiste ainsi sur ce point, c'est pour se démarquer de cette idée dominante, au moment où il commence ses recherches, selon laquelle les agriculteurs seraient de simples opérateurs qui ne changeraient leur pratique qu'en voyant ce que font leurs voisins et en suivant les prescriptions techniques de ceux placés en position de concepteurs dans la division économique du travail. Il bat en brèche l'idée d'une « diffusion par-dessus la haie » prônée alors par le développement agricole : pour lui, les agriculteurs dialoguent et pensent par le dialogue.

J.P. Darré s'appuie sur les travaux de linguistes et d'anthropologues de la connaissance qui affirment que le langage ne se limite pas à une fonction expressive de la pensée mais qu'il est un élément de la pensée elle-même : le monde prend consistance à partir des mots que l'on utilise pour le découper ; penser par concepts, c'est penser avec des mots (Schaff, 1974). Le langage, de plus, permet non seulement de transmettre l'expérience accumulée des générations passées, mais permet aussi d'actualiser, de modifier et de sédimenter ces connaissances en fonction des expériences actuelles : « *Les hommes construisent, reconstruisent, transforment leur réalité dans le flux incessant des dialogues quotidiens* » (Darré, 1999, p. 175). Selon la bonne formule de P. Berger et T. Luckmann (1986, p. 209), « *le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation* ». Non seulement cette conversation maintient continuellement cette réalité, mais, en même temps, elle la modifie continuellement par l'apport de nouveaux éléments et l'abandon d'anciens. Les connaissances sont produites à travers des chaînes de dialogues qui se développent dans l'espace social actuel en s'alimentant des dialogues des espaces sociaux antérieurs.

On trouve une forte coloration habermassienne dans cette approche. Le mécanisme de la communication, tel que J. Habermas l'analyse, ne vise pas, en effet, seulement à s'informer sur ce que les uns et les autres pensent et veulent faire, mais aussi à s'entendre sur ce que sont les choses. Sans cette entente, les communications quotidiennes, qui reposent forcément sur un arrière-plan de croyances partagées, ne peuvent se dérouler correctement. Communiquer oblige à s'entendre et s'entendre oblige à communiquer. Et l'enjeu de l'entente réalisée est lié au seul impératif de l'intégration sociale, c'est-à-dire à la nécessité de coordonner les plans d'action (Habermas, 2001).

Si dans le langage, un mot est attribué conventionnellement à un type d'objet ou type d'action, seuls des groupes d'objets particuliers donnent naissance à des signes : ce sont ceux qui prennent une valeur particulière parce qu'exposés à l'attention sociale comme l'indique M. Bakhtine (1977, p. 42), sur lequel J.P. Darré s'appuie. Une variation du sens correspond à une variation de l'identité de l'objet. Il n'est plus connu à partir des mêmes traits. Logiquement parlant, ce n'est plus le « même » objet : au même mot est associée une définition différente ; il y a changement de la façon de penser. Cette façon de penser est fonction d'un groupe d'individus. L'entretien de conversations dans/avec un groupe d'individus donné entretient la conservation d'une façon de concevoir les choses. Un changement durable pour les personnes avec lesquelles on dialogue, entraîne donc une modification de la façon de

⁴ Pour une discussion sur cette question du relativisme, voir F. Coste et al., 2007.

concevoir les choses (Darré, 1999). Dans ce sens, les conceptions des individus peuvent être indexées à la structure de leur réseau de dialogue (Darré, 1984).

Le changement du sens des mots, et par conséquent du sens des choses qu'ils désignent, se fait, soit de manière insensible, soit par la confrontation de ce sens avec un sens différent. Cette confrontation de sens différents peut prendre, elle-même, une forme négociée ou une forme conflictuelle. Dans ce dernier cas, une lutte est menée entre groupes dans l'attribution de sens. Mais même dans cette forme conflictuelle, une « coopération non intentionnelle » de la construction du sens se réalise (Darré, 1999, p. 176). Le bon fonctionnement de l'échange semble alors autant passer par sa dimension coopérative que par sa dimension agonale (Doury et Kerbrat-Orecchioni, 2011). Dans la forme négociée, des idées nouvelles sont introduites dans un groupe par certains membres et donnent lieu à l'élaboration de compromis.

Toutefois, tous les membres d'un groupe ne peuvent se faire entendre de la même manière. Un pouvoir symbolique « *confère une certaine légitimité à des points de vue déterminés* » (Prieto, 1975, p. 148). L'action qui consiste pour un individu donné à « se faire entendre » dans un groupe, est une action qui s'inscrit dans un espace social constitué, qui dépasse le cadre et le moment d'interaction du groupe, et assigne aux uns et aux autres des rôles et des statuts. Les individus sont pris dans une relation mais aussi dans un rapport social. Il s'ensuit que les « *arguments ont une double appartenance : chaque argument appartient à deux univers, et tire sa valeur, simultanément de ces deux univers. L'argument a en premier lieu, pour ceux qui l'entendent, la valeur que lui donne la position sociale de celui qui le soutient. Il a en second lieu la valeur que lui donne sa place dans le système des arguments acceptables, dans ce milieu social, à ce moment* » (Darré, 1999, p. 188).

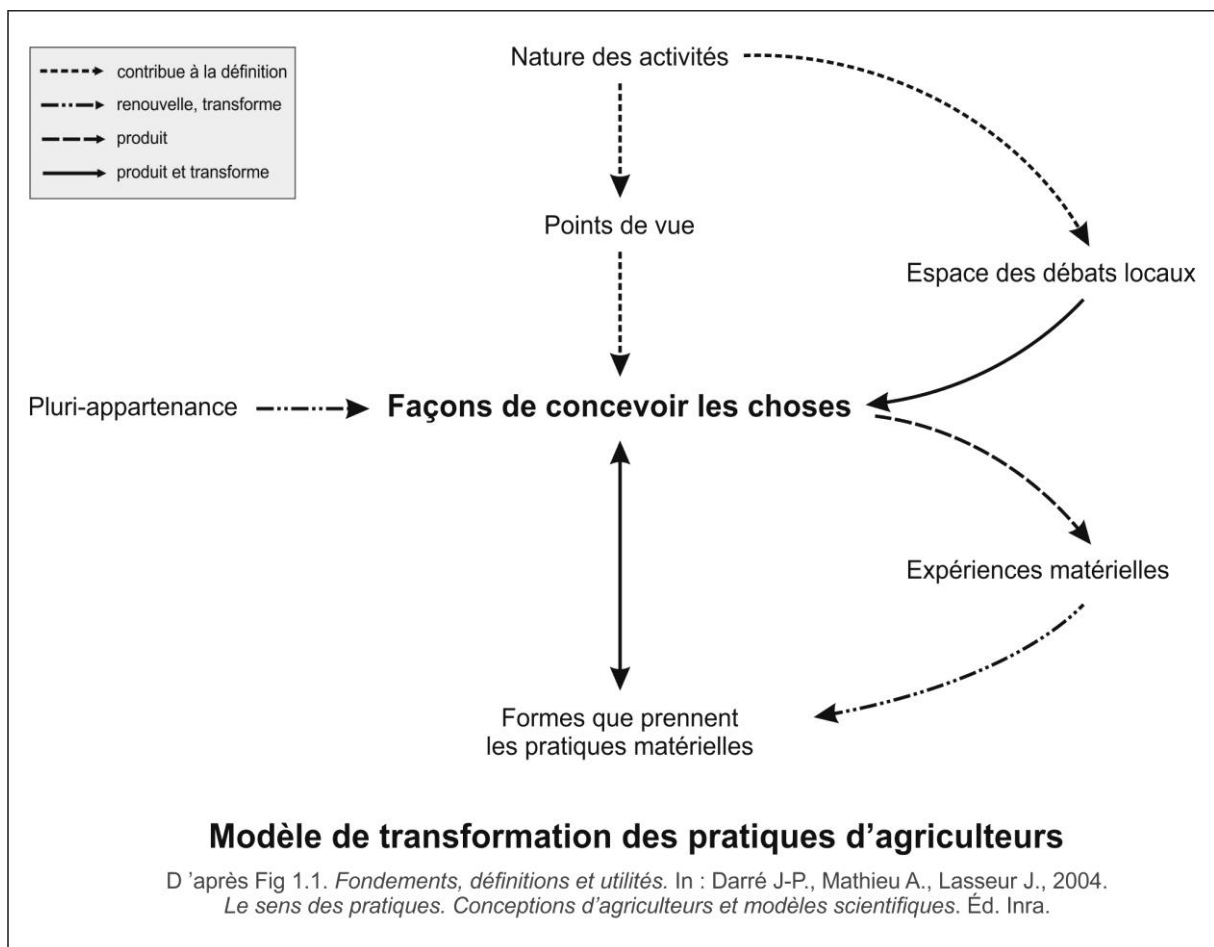
Dans la lignée des recherches de M. Granovetter (1973), J.P. Darré a cherché à mettre au jour comment la structure (ou topologie) d'un réseau social peut avoir des conséquences importantes sur la dynamique de changements d'un collectif donné (Darré *et al.*, 1989 ; Darré, 1991, 1994). Ses études de terrain menées avec d'autres sur les réseaux de dialogues professionnels des agriculteurs à une échelle communale donnent à voir que « *les agriculteurs ne sont pas des adoptants passifs d'innovations, mais qu'ils mènent un travail collectif d'invention ou de réinvention qui les conduit à agencer des connaissances technico-scientifiques avec leurs connaissances locales de praticiens ; que les changements de pratiques qu'ils opèrent amènent à une redéfinition des normes locales et jouent sur le statut social des individus ; que les liens qu'ils entretiennent au sein de leur réseau leur permet d'avoir accès à des ressources variées mais de façon différente selon leur position ; que le conseil des techniciens agricoles n'est accessible qu'à certains agriculteurs et que la dynamique de changements ne s'appuie que partiellement sur ce type de ressources* » (Compagnone, 2014).

3. Connaissances pratiques et dynamiques des normes

De ce cadre sociologique découle une certaine façon d'appréhender les connaissances pour l'action, leur production et leur transformation. Les connaissances pratiques disent ce que sont les choses et orientent l'action ; elles permettent de savoir, par exemple, "*que ce sol se travaille en dernier au printemps parce qu'il colle aux outils quand il est trop humide*". Pour J.P. Darré, elles contiennent donc des règles ou normes sociales qui sont à la fois « façons de faire et façons de penser ». Ces règles ou normes orientent l'action en offrant un support cognitif pour savoir comment agir, en même temps qu'elles l'obligent en interdisant d'autres façons de faire. Certaines actions sont bonnes et possibles et d'autres ne le sont pas. La norme dit donc ce qu'il est permis de faire et par qui, en fonction de la position sociale des uns et des autres dans l'espace social : « *ici, les « petits » [les agriculteurs qui ont une petite surface] ne traitent pas* ». La norme peut accepter des variantes de pratiques, ce qui est particulièrement

visible dans le processus de dynamique des normes, quand ce qu'il était impossible et anormal de faire hier devient ensuite une variante des pratiques, pour enfin ne devenir que la seule et bonne pratique. « Une norme ne dit pas tant « il faut » que « il est permis ». (...) Elle peut accepter un seul comportement ou plusieurs » (Darré, 1999). Ces connaissances pratiques varient selon les collectifs d'individus et les territoires.

L'étude des dynamiques des normes montre que ces connaissances pratiques se transforment sans cesse, par des discussions entre les agriculteurs qui sont « à portée de dialogues » : parce qu'un évènement particulier a entraîné une réaction matérielle inattendue, parce qu'un agriculteur du groupe ou provenant de l'extérieur a introduit une nouvelle façon de faire. Ces changements résultent i) d'un constat d'inadaptation d'anciennes règles par rapport à un changement de situation, ou ii) de l'apport de connaissances nouvelles, réinterprétées par le groupe, qui sont issues d'échanges que peut entretenir un membre du groupe, considéré alors comme multi-appartenant, au sein d'un autre réseau de relations ou avec d'autres agents comme des conseillers. Les groupes ou réseaux locaux ne sont pas en effet isolés ; ils sont insérés au sein d'espaces sociaux plus larges qui jouent sur leur possibilité et leur capacité à s'engager dans des changements. Si les possibilités d'invention et de transformation d'un groupe sont potentiellement infinies, cette dynamique se trouve « cadrée » par des éléments sociaux et cognitifs, comme la défense des positions sociales occupées par certains individus au sein d'un groupe ; le coût social de la mise en œuvre d'une pratique par un individu qui pourrait l'amener à être exclu du groupe ; la nécessité de ne pas perdre la maîtrise pratique de ce qui est fait ; la protection de routines économes en charge et investissement mentaux.



Les connaissances « pratiques » ou « fondées sur l'expérience », « pour l'action » ou « des praticiens », se distinguent ainsi des connaissances scientifiques ou technico-scientifiques. Si ces dernières sont bien aussi le fruit de pratiques particulières - comme, par exemple, l'expérimentation - , elles ont néanmoins un caractère spécifique en ce sens qu'elles sont fondées sur des méthodes explicites et ont une visée universelle. Elles visent souvent à décrire et expliquer des phénomènes pour devenir le plus généralisable possible ; elles sont légitimées par les méthodes d'obtention utilisées et le corps social qui les produit ; elles portent l'idée d'une rationalité spécifique, cumulative et universelle. Ces connaissances scientifiques au haut degré de formalisation ne trouvent pas automatiquement de traductions concrètes ; elles ne sont pas directement opérationnelles, ni même pertinentes pour conduire et maîtriser l'action dans des circonstances locales données. A partir de leur point de vue local, du fait des caractéristiques du milieu physique auquel ils sont confrontés ou du milieu social qui a forgé et forge leur conception des choses, les agriculteurs s'appuient sur des connaissances pratiques qui peuvent être plus pertinentes. Toutefois, il peut aussi s'avérer que ces connaissances ne soient pas totalement ou plus pertinentes, en particulier lors de l'introduction de nouvelles manières de faire ou de s'organiser dans leurs activités productives. La confrontation des agriculteurs avec des porteurs de connaissances scientifiques s'avère alors précieuse.

4. Les systèmes de pensée

C'est par une analyse de la parole d'acteurs donnés ou des dialogues dont ils sont partie prenante - avec des collègues ou d'autres - qu'il est possible de mettre en évidence leur système de pensée. Une telle démarche repose « *sur la reconnaissance d'une équivalence entre la façon de concevoir les choses, c'est-à-dire le sens qu'on donne aux choses, et le sens qu'on donne aux mots. (...) Quand un éleveur emploie le mot « brebis », j'admets que ce mot n'a pas le même sens pour lui - et pour ses voisins éleveurs – que pour le chercheur et l'agent de développement et leurs collègues* » (Darré, 2006). C'est en observant l'usage qu'un individu fait d'un mot au sein d'un discours, que l'on identifie le sens que ce mot a pour lui. C'est en voyant les autres mots auxquels ce mot est associé ou opposé au sein des différentes séquences de discours dans lesquelles il apparaît, que l'on situe la position de ce mot dans une constellation de mots. Ce travail opéré, dans un discours, pour une série de mots pivots et à partir des discours de plusieurs individus, permet ainsi de dégager la conception du monde⁵ et des actes du groupe social étudié (Darré, 1991. Voir encadré). Si dans cette conception, le système de pensée des agriculteurs est considéré comme formant un tout cohérent, toutefois, de la même façon que les pratiques sont situées spatialement et temporellement, le récit qui en est fait peut être lacunaire et composé de registres logiques différents ; de la même façon que des pratiques sont routinières, ce récit peut être muet sur certains aspects.

Ce travail effectué à partir du discours de différents acteurs permet de faire apparaître les écarts qui peuvent exister entre deux systèmes de pensée différents. Le mot « sol » peut avoir, par exemple, un sens différent pour les agronomes et les agriculteurs. Classiquement, les agronomes distinguent des types de sols par la composition de leurs horizons, leur texture, leur réserve utile en eau, alors que les agriculteurs les caractérisent par leur facilité à être travaillés, par leur précocité de réchauffement au printemps. Ces deux groupes professionnels ont donc recours à des traits différents pour concevoir un objet apparemment identique. Les catégories conceptuelles des uns et des autres peuvent ne pas se recouper ou ne le faire que partiellement ; elles peuvent aussi exister en nombre différent et être désignées par des mots

⁵ Notons que l'un des concepteurs de la Soft System Methodology, Peter Checkland (2000) de l'Université de Lancaster, parle, quant à lui, de « WeltAnschauung » ou « Worldview » dans un sens voisin. Dans certains de ces travaux, J.P. Darré y fera référence.

différents. Ainsi, des groupes professionnels différents, parce qu'ils ont des activités différentes, découpent « le monde » matériel en des « réalités » différentes (pour reprendre ici la distinction entre « monde » et « réalité » de Boltanski, 2009). Il apparaît ainsi pour J.P. Darré l'existence de deux systèmes de pensée ou des formes de connaissances de la réalité différentes. A proprement parler, les uns et les autres n'ont pas affaire à la même réalité ; leurs systèmes de pensée ou leurs connaissances de la réalité ne sont pas les mêmes. Dans les interactions entre agronomes - conseillers ou chercheurs -, et agriculteurs, cet écart entre systèmes de pensée, lorsqu'il n'est pas connu et reconnu, est source de décalages et suscite incompréhensions et malentendus. Une confrontation constructive des connaissances pratiques des agriculteurs et des connaissances technico-scientifiques des agronomes nécessite de la part de ces derniers une posture particulière (Darré et al., 1993, 2004).

Des éleveurs de vaches laitières du Ternois dans le Nord de la France distinguent les aliments qui sont « pour le gras », pour « leur en mettre sur le dos, et ceux qui sont « pour le lait », « pour faire pisser le lait ». Les premiers sont, pour les zootechniciens, des aliments à forte valeur énergétique et les autres apportent principalement des protéines. Pour eux, le classement des aliments selon les éleveurs est faux au regard de la réalité : ce ne sont pas tels ou tels aliments qui assurent la croissance et l'entretien, ou d'un autre côté la production de lait, mais certains équilibres, variant selon les fonctions, entre apports énergétiques et apports azotés. Cependant, la conception des éleveurs est suffisamment pertinente, au regard des conditions de leur activité : les rations de leurs bêtes sont ordinairement faibles en valeur protéique, et tout apport d'herbe ou de concentré azoté « fait monter la courbe » des livraisons de lait. Cette pertinence s'est effondrée lors de l'introduction de l'ensilage, en particulier de maïs, et de changements associés ou simultanés : complémentation calculée et amélioration génétique. La conception de ces éleveurs perdait sa pertinence et devenait simplement fausse. (Repris de « La parole et la technique », Darré, 1985, extrait de « La recherche co-active de solutions entre agents de développement et agriculteurs, Darré, 2006).

5. Conclusion : actualité d'une telle vision et questions aux acteurs du monde agricole

En guise de conclusion de cette présentation, nous allons souligner quatre aspects pour lesquels l'approche de J.P. Darré paraît aujourd'hui particulièrement intéressante.

Le premier est celui de « la participation ». En effet, cette participation, qu'elle soit professionnelle ou citoyenne, est aujourd'hui largement mise en exergue dans la résolution de problèmes de différentes natures : d'engagement des individus dans des actions collectives, de traitement de questions qui touchent au bien commun et dans l'intensification des échanges d'informations pour gagner en efficacité. L'approche de J.P. Darré sur la production locale de connaissances entre pairs et l'autonomie des groupes professionnels fournit la distance critique pertinente, absolument nécessaire à l'analyse des dispositifs participatifs actuels. Elle offre un repère normatif pour identifier à quelles conditions ces dispositifs participent vraiment d'une meilleure prise en compte de l'écart entre des « visions du monde » portées par des acteurs différents de la société.

Le second aspect est la façon dont cette approche informe sur la manière de créer les conditions nécessaires à la mise en œuvre d'un processus d'apprentissage croisé entre des chercheurs et leurs partenaires dans le cadre de ce qui est souvent qualifié de recherche-action ou de recherche clinique, ou encore de recherche intervention. L'intégration des savoirs de ces partenaires dans le processus de recherche permet ainsi d'explicitier des connaissances tacites et d'en produire de nouvelles liées aux interactions entre les chercheurs et leurs partenaires. De tels dispositifs de recherche visent à produire des connaissances qui soient pertinentes pour l'action (pour ceux qui sont confrontés à une situation qui pose problème, de leur point de vue) et suffisamment heuristiques pour pouvoir être pertinentes dans d'autres situations

(préoccupation des chercheurs engagés dans de telles collaborations). Le cadre de production de ces dispositifs se caractérise à la fois par un continuum qui s'établit entre connaissance et action et par une double distance entre chercheurs et praticiens. Cette double distance correspond, d'une part, à la différence de point de vue que chacun porte sur la réalité et, d'autre part, à la différence de nature et de niveau d'élaboration des problèmes que les uns et les autres formulent (Darré, 1996).

Le troisième aspect concerne la mise en œuvre d'un processus de développement dans un contexte incertain. Si dans ce contexte, la production de connaissances nouvelles s'avère primordiale, elle ne vise pas tant à réduire l'incertitude qu'à la maîtriser. L'hybridation des formes de connaissances et la maîtrise de la diversité des savoirs apparaissent alors essentielles pour conforter la capacité des acteurs à faire face à cette incertitude. Les propositions et les méthodes d'analyse de la diversité des formes de connaissances de J.P. Darré sont de nature à permettre cette hybridation ou, du moins, à en fournir des clés de lecture (en particulier entre praticiens et chercheurs). De même, la compréhension du rôle des réseaux d'interrelations dans la dynamique des normes offre le moyen d'identifier des lieux sociaux plus ou moins favorables à cette dynamique et de renforcer la capacité collective de ceux qui voudraient s'y engager (voir, le texte de C. Ruault et C. Soulard dans ce colloque).

Le quatrième et dernier aspect porte, enfin, sur le fait que l'agriculture soit de plus en plus l'objet de réglementations, le lieu d'usage d'artefacts de haute technologie et un espace qui doit s'inscrire dans une dynamique « territoriale ». Ainsi, localement, les agriculteurs se voient tenus de répondre à des problèmes sociétaux de « bien commun » de dimension globale, et les injonctions au changement qui leur sont adressées sont de plus en plus normalisées aux plans éthique et politique (comme nourrir le monde, atténuer le changement climatique ou promouvoir un développement durable). La prise en compte de leurs intérêts professionnels se trouve, de fait, reléguée au second plan par rapport à cette production d'un bien commun englobant. De plus, et souvent au nom de ces mêmes arguments, les acteurs économiques d'amont prétendent mettre à leur disposition des « paquets technologiques », de plus en plus standardisés et contrôlés, qui laissent peu de place à une appropriation des innovations fondée sur la créativité ou même simplement sur l'adaptation. Enfin, les questions sur l'environnement étant nécessairement territorialisées, les pratiques ne peuvent plus être raisonnées seulement à l'échelle de l'exploitation mais doivent être négociées entre une diversité d'acteurs. De ce fait, les agriculteurs sont contraints de produire un travail de légitimation/re-légitimation de leur profession en même temps qu'ils élaborent des nouvelles connaissances. Leur possibilité de maîtriser les rapports entre les dimensions technique et politique des pratiques, qui implique notamment une redéfinition de leurs cadres relationnels de dialogue ordinaires, devient très difficile.

Dans un tel contexte, les formes organisationnelles ne sont pas toujours présentes pour donner la possibilité aux agriculteurs de formuler et de traiter leurs préoccupations, de produire des connaissances qui soient localement pertinentes et d'élaborer un point de vue propre pour être à même de le négocier avec d'autres acteurs. Les formes existantes peuvent même s'y opposer. Les recherches de J.P. Darré nous enseignent que la constitution de groupes de pairs coactifs est un moyen pour augmenter l'autonomie réflexive des agriculteurs et leur permettre de définir conjointement des problèmes et des solutions dans un contexte contraint plus complexe. A une période de promotion de l'agroécologie comme alternative au tout chimique, ces groupes permettent aux agriculteurs qui y participent de produire des réponses originales qui leur sont propres et qui s'éloignent de celles qui peuvent leur être imposées comme incontournables par les acteurs qui encadrent la profession (Compagnone et al., 2011).

Références bibliographiques

- Bakhtine, Mikhaïl (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris, Editions de Minuit.
- Berger, Peter et Luckmann, Thomas (1986 [1966]). *La construction sociale de la réalité*. Paris, Masson/Armand Colin.
- Boltanski, Luc (2009). *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*. Paris, Gallimard.
- Checkland, Peter (2000). « Soft Systems Methodology: A Thirty Year Retrospective ». *Systems Research and Behavioral Science*, 17, p. 11–58.
- Compagnone, Claude (2014). « Réseaux de dialogues professionnels et dynamique de changement de pratiques de viticulteurs bourguignons », *Revue Française de Sociologie*, 55 (2) : 319-358.
- Compagnone Claude, Lamine, Claire et Hellec, Florence (2011). Propositions techniques et dynamiques de changement des agriculteurs. Dans : Ricci P., Bui S., Lamine C., (coord.), *Repenser la protection des cultures. Innovations et transitions*, Dijon / Paris, Educagri et Quae, 101-128.
- Coste, Florent, Costey, Paul et Monnet, Éric (2007). « Qui a peur du relativisme ? ». *Tracés*, 12, p. 5-22.
- Darré, Jean-Pierre (1985). *La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*. Paris, L'Harmattan.
- Darré, Jean-Pierre (1991). « Des catégories aux configurations : les conditions d'analyse des processus d'inter-influence dans l'agriculture », *Économie rurale*, 201, p. 16-21.
- Darré, Jean-Pierre (dir.) (1994). *Pairs et experts dans l'agriculture*. Toulouse, Érès.
- Darré, Jean-Pierre (1996). *L'invention de la pratique dans l'agriculture. Vulgarisation et production locale de connaissance*. Paris, Karthala
- Darré, Jean-Pierre (1999). *La production de connaissances pour l'action. Argument contre le racisme de l'intelligence*. Paris, Edition de la MSH et INRA Editions.
- Darré, Jean-Pierre (2006). *La recherche co-active de solutions entre agents de développement et agriculteurs*. Editions Gret, Cnearc, Gerdal.
- Darré, Jean-Pierre, Hubert, Bernard, Landais, Étienne et Lasseur, Jacques (1993). « Raisons et pratiques », *Études rurales*, 131-132, p. 107-182.
- Darré, Jean-Pierre, Le Guen, Roger et Lémery, Bruno (1989). « Changement technique et structure professionnelle locale en agriculture », *Économie rurale*, 192-193, p. 115-122.
- Darré, Jean-Pierre, Mathieu, Anne et Lasseur, Jacques, (2004). *Le sens des pratiques. Conceptions d'agriculteurs et modèles d'agronomes*. Paris et Montpellier, Ed INRA.
- Doury, Marianne et Kerbrat-Orecchioni, Catherine (2011). « La place de l'accord dans l'argumentation polémique : le cas du débat Sarkozy/Royal (2007) », *A contrario*, 16, p. 63-87.
- Granovetter, Mark. S. (1973). « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, 78, 6, p. 1360-1380.
- Latour, Bruno (1996). *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris, Le Seuil.
- Prieto, Luis J. (1975). *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Putnam, Hilary (1984 [1981]). *Raison, vérité et histoire*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Schaff, Adam (1974 [1964]). *Langage et connaissance*. Paris, Seuil.
- Schütz, Alfred (1994). *Le chercheur et le quotidien*. Paris, Méridiens-Klincksieck.